

Soutenance du 12 juin 2025

Mesdames et Messieurs les membres du jury,
Monsieur le président,

1. À propos du *Notre père*, Simone Weil a écrit : « Il est impossible de la¹ prononcer une fois en portant à chaque mot la plénitude de l'attention, sans qu'un changement, peut-être infinitésimal mais réel, s'opère dans l'âme. »² Lue il y a une cinquantaine d'années, cette phrase a produit des résonances qui se propagent encore, et dont la thèse que vous avez sous les yeux est un effet. Simone Weil formulait, sans sa langue d'une clarté matinale, une expérience que depuis quelque temps je commençais à faire. Et en effet elle témoigne là du *Notre père* comme d'une *expérience* circonscrite. Non pas d'un contact entre une âme et celui, ou cela, à quoi elle s'adresse – quoi qu'elle indique bien qu'il s'agit là d'une prière. Mais de la prononciation de ces mots, et de la transformation, de la mutation qu'elle produit. Il suffit que ces paroles soient, d'une certaine façon, proférées, pour que l'âme change. Peut-être en mode infinitésimal – on sait l'attention de Simone Weil au langage mathématique – mais dans un effet *réel*. Rien là d'occulte, ou de nébuleux, mais une pratique, selon le sens noble que prend ce mot en théologie. On prononce (il faut le son, l'articulation, l'action physique, le mouvement du corps), et l'âme en reçoit un *bougé*. Rien n'évoque, au moins dans cette phrase qui conclut les quelques pages de réflexion sur le *Pater*, un quelconque interlocuteur. Elle désigne un rapport entre une action de langage et l'histoire d'une âme.

Mais il faut que soit portée à chaque mot la plénitude de l'attention. À chaque mot, et non au sens du texte dans son ensemble : à sa découpe, son émission successive et articulée. Or, à propos de l'attention, Simone Weil a planté, entre mille autre flèches, celle-ci : « L'attention, à son plus haut degré, est la même chose que la prière.³ ». Et aussi, en sens inverse : « L'amour surnaturel et la prière ne sont pas autre chose que la forme la plus haute de l'attention. »⁴. Ou encore : « La prière n'étant que la plénitude de l'attention (...) »⁵. Ce qui m'intéresse ici n'est pas l'étrange doublage logique qui fait que, si l'attention est prière et la

¹ Il s'agit de « cette prière ».

² S. WEIL, *Attente de Dieu*, Fayard (1966) 1977, coll. « Livre de vie », p. 228.

³ *Œuvres complètes*, tome VI vol 2, p. 297.

⁴ *Ibid.*, p. 435.

⁵ *Œuvres complètes*, tome VI vol 3, p. 315. Et aussi, *ibid.* p. 215 : « C'est seulement à Dieu qu'on peut penser avec la plénitude de l'attention » ; p. 216 « La plus haute extase est la plénitude de l'attention » ; p. 228 : « L'attention qui n'est pas autre chose qu'attention est prière. »

prière attention, le fait de dire les mots de cette prière, le *Notre père*, avec la plénitude de l'attention revient, comme on l'a tant suggéré de la musique, à prier deux fois, mais d'un coup, dans la dualité fondue d'un seul mouvement. Ce qui m'a tant touché, depuis des décennies jusqu'à ce temps même où nous sommes, c'est que la conséquence de cette prière-là soit subordonnée à l'attention portée sur chaque mot, sans en laisser filer les phrases. Ce ralentissement, ce pas à pas, je l'observais dans ma propre découverte de ce que j'ai voulu ici appeler un poème. Si j'en disais, ou en entendais dire, le texte en continu, je n'y percevais qu'un rite, un fait de religion. Si je posais l'âme sur chaque mot, alors... Et sans doute la lampe de la philosophe n'est pas seulement venue éclairer ce que je faisais moi-même de façon maladroite, à l'aveugle. En sens inverse, elle m'a encouragé, poussé, comme une main amie sur le dos, à continuer. L'histoire ou le sens d'une vie se sont en partie joués dans cette lecture.

2. Or, selon la vraisemblance, il n'aurait pas dû en aller ainsi. Pour le dire de façon brève – j'en ai beaucoup parlé ailleurs –, j'ai grandi dans une famille écartée de toute vie religieuse, où la prière se trouvait donc absente. Connue comme se faisant chez d'autres, au dehors, elle semblait étrangère à mon univers domestique. Pourtant ce n'est pas tout à fait exact : à l'occasion de circonstances familiales, il était concédé à ma grand-mère, devenue ou redevenue très pieuse, et à son second mari qui était mon parrain, d'assister une fois la semaine à la prière de début du repas, le *Kiddouch*. Et aussi, deux soirées par an, toujours à la table de famille, aux rituels de Pâques (on disait : Pâques) que l'officiant, mon parrain, lisait en hébreu, sans que j'en comprisse le moindre mot, et lui sans doute pas beaucoup plus, ce qui convenait à une sorte de piété rieuse qui régnait là, dont l'humour collectif n'atténuait en rien l'importance. De temps en temps, l'officiant (à sa mémoire je voue une tendresse infinie) s'interrompait pour traduire avec peine un bout de phrase. Mais pour l'essentiel il psalmodiait sans trop savoir quoi. Ce que j'en ai retenu, c'est le chant, le son des paroles, dont quelques rengaines insistent toujours à mes oreilles. Mélodies par moments transférées, telles quelles, de l'hébreu au français quand on disait des passages traduits. On les entonnait tous, même mon père, amusé – sans y croire. Parfois il m'arrive de les re-chanter, dans des bribes de cet idiome dont je ne sais rien, avec la vibration du souvenir. Un tel terreau d'enfance a peut-être influé, plus tard, jeune adulte, sur ceci que la rencontre avec le *Notre père* n'a pas eu lieu à partir d'un lien, tendu ou coupé, à « la religion ». Je ne me suis pas demandé, comme préalable, si je croyais en ceci ou en cela, avant d'aborder le prononcé de ses mots. J'ai commencé à les dire, et, les disant, à les entendre dans ou par ma bouche. La remarque de Simone Weil est

donc entrée dans une résonance toute particulière avec ce legs, puisqu'elle n'en appelait à aucun credo, seulement à l'effet des mots, de leur son et de leur dire.

Il y a eu aussi autre chose. Des prières, il m'est arrivé d'en articuler dans cette prime jeunesse, et de les comprendre, elles. C'était pendant les cours de français, spécialement en récitation : des poèmes. J'ai plusieurs en tête, comme les pages de Hugo intitulées « À Villequier ». Depuis l'enfance j'ai été, et je reste, envoûté par la métrique française régulière, et sa forme royale, l'alexandrin. Dans cette passion poétique, Hugo trônait à la meilleure place. Pas seul, mais en majesté. C'est pourquoi

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux,
Maintenant que je suis sous les branches des arbres
Et que je puis songer à la beauté des cieux

(pas seulement la voir, y songer)

c'est pourquoi ces vers entraient dans mon cœur, dans mon âme, avec une douceur irréversible. Le poème était long, pour un regard et une oreille d'enfant. Je m'avisais peu à peu de son adresse étendue, répétitive

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire
Je vous porte, apaisé
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé

sans me soucier de ce à quoi il fallait croire, ni de ce Seigneur qui me laissait au bord de sa route, mais hypnotisé par le balancement des alexandrins, rompu et confirmé par des hexamètres alternés, et subjugué par l'étrange forme qui concluait ces quatrains pleins de dévotion par l'affirmation, dure et douce ensemble, que ce cœur qui vient, le Seigneur l'a brisé.

La pratique poétique a été ma première – au sens chronologique et majeur – entrée dans la prière. J'en ai entendu les mots, par leur son et leur chant, avec une dévotion dans mon style, jamais reniée, mais qui ne se souciait pas de la religiosité à laquelle, en apparence au moins, ils étaient assujettis. Et, strictement renversé par l'émotion, sonore, lyrique, affective, du sublime envoi de la fin

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
 Petit être joyeux,
 Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
 Une porte des cieux ; (...)

(encore les cieux ; je coupe une strophe, et interromps à contrecœur l'alternance et le balancement – quand on a reconnu)

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
 De tout ce qu'on rêva
 Considérez que c'est une chose bien triste
 De le voir qui s'en va

Convenez à votre tour qu'il y aurait beaucoup à dire, et plus encore à entendre, dans le fait que la demande conclusive, l'ouverture terminale de la prière, sollicite que l'interlocuteur, Seigneur et Dieu, veuille *considérer*, le terme est stupéfiant, que cette mort est « une chose bien triste ».

Ce que je souhaite indiquer avec ce rappel, c'est qu'il y avait pour moi, au cœur de cette apparente étrangeté (ce caractère étranger, cette étrangeté, cette *Verfremdung*) de et à la prière, une certaine anticipation de ce qui allait me conduire à interroger devant vous le fait de prier comme pratique, comme attention aux mots et à leur tissure, au sens suspendu de cette écoute et de son étrange adresse, *et à son effet*, à la puissance autonome d'une expérience poétique qu'on me permettra de dire, obstinément, spirituelle.

3. Il y avait bien là comme une matrice d'une future entrée, par le *Notre père* et avec lui, dans la mutation profonde d'un rapport à la foi, et de la vie. Bien sûr, cette foi, vous l'avez lu, en est venue à comporter nombre d'éléments qui, peu à peu, ne se sont pas réduits à cette seule disposition. Mais j'ai souhaité rester fidèle à ce cœur de l'écoute, ou de l'attention, qui a été, et constitue encore, le noyau de ce dont j'essaie de témoigner : une ouverture au *Notre père* et, autour, à toutes les paroles du Nazaréen, accueil qui souhaite rester libre (je cite Eckhart, affranchi, *ledig* : pur, vierge, célibataire ?) de la sommation de s'assujettir (Seigneur...) à un interlocuteur divin. Libre de toute figuration par l'image, ou par le concept, ou – c'est plus délicat – par cette statue de langage, cette idole linguistique, qu'est selon moi le nom Dieu. On pourra penser qu'il s'agit là, après tout, d'une forme d'athéisme, et je ne dépenserai pas trop d'énergie à m'en défendre – me contentant de rappeler que des anciens juifs et quelques chrétiens des origines se voyaient ainsi qualifiés, pour leur refus des *theoi*, des dieux et des idoles, avec lesquels leur foi voulait rompre. Athéisme en ce sens, si l'on veut,

dont à nouveau Simone Weil a pu écrire qu'il en existe deux formes, « dont l'une est une purification de la notion de Dieu⁶ ». De celle-là, je ne me sens pas éloigné.

Mais, je le redis, le cœur de la tentative que vous honorez de votre attention n'est pas là. Il tient à l'espoir déraisonnable de dissocier l'adresse, qui fonde et définit la prière, de la certification d'un récepteur – identifié, figuré, et le plus souvent, pour quelques raisons profondes, personnel. Cela paraît plausible : on reconnaît un interlocuteur, puis on lui parle. Je tente d'inquiéter cette évidence, bonhomme et trompeuse, pour induire que les choses vont en sens opposé. On peut s'adresser, avec l'intensité de l'appel, lancé vers le vide de toute figure – ce qui ne veut assurément pas dire : vers rien. Il existe, me semble-t-il, une position a priori de l'adresse, qui précède et conditionne toute reconnaissance de ce vers quoi elle s'oriente. Disposition que je vois fondatrice, prioritaire, et que j'ai souhaité désigner comme un *existential* de l'adresse. L'adresse est un a-priori de l'existence, une ouverture transcendantale, qui laisse suspendue toute reconnaissance de son horizon – sans renoncer à s'y ouvrir, à se présenter devant, à s'avancer vers son appel dans la simplicité démunie du « me voici ».

J'avais abordé une telle pensée dans un texte de 2018, intitulé « L'adresse au sans-visage », qui pourtant concernait le théâtre. Je tentais d'y élaborer l'observation de décennies de pratique, à partir desquelles j'avais considéré que, si l'adresse est un élément fondamental du jeu, l'acteur qui s'y adonne ne sait pourtant pas, en vérité, à qui il parle. Il ou elle parle à son ou sa partenaire, c'est certain – pourtant, il ne lui parlerait pas, en tout cas pas ainsi, s'ils étaient seuls. Il parle aussi, et à mes yeux d'abord, au public qui écoute et regarde. Et lorsqu'il parle à cet auditoire, ou cette assistance, il ne sait pas plus, en vérité, à qui il lance ses mots et ses phrases. Le public, même en plein jour, est un groupe indistinct, dont les individualités ne se dégagent pas. C'est ainsi que j'entends Hugo, encore lui, qui fait dire de façon proprement sidératrice, par Hernani à Doña Sol :

Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu,

– mais il lui parle en le disant, il dit bien « vous » –

Je parle pour le ciel qui m'écoute, et pour Dieu⁷

indiquant de façon géniale que, dans l'adresse la plus simple, s'immisce un autre envoi. Que, lorsque je te parle, je parle à quelque chose en toi qui m'échappe, et nous excède. À ce quelque chose, je ne peux pas m'adresser en le reconnaissant,

⁶ *La Pesanteur et la grâce* (Plon, 1948), 10-18, 1979, p. 116.

⁷ II, 4, vv. 667-668.

mais seulement en écoutant ce qui, en toi, outrepassa et défia toute reconnaissance.

4. D'un existential de l'adresse, la prière est l'expression la plus poussée. Parce que dans ses formes pures – selon le mot qu'affectionne Simone Weil – lorsqu'elle se voit affranchie de tout intéressement et de toute reconnaissance, elle reconduit l'adresse à son noyau intrinsèque, libre de destination – d'orientation destinale, d'asservissement à un destin. Ceci est formulé en termes spéculatifs, quoique dans l'expérience, il ne se soit pas agi des conséquences d'une pensée, mais d'une mise en suspens de l'horizon supposé, par la pratique de la prière. L'entrée dans la prière n'a pas été pour moi l'effet d'une curiosité mentale, mais a résulté, en essayant de le dire sans trop d'emphase, d'une nécessité, d'une sollicitation de et dans l'existence. Et, ayant beaucoup balancé entre l'appel de la foi et la clarté de l'athéisme, plutôt que de m'enfermer dans l'exclusion de l'un par l'autre (ou bien la croyance préalable, ou bien l'abandon de toute prière), j'ai préféré m'obstiner sur le chemin nocturne. Ainsi la prière pouvait être prononcée, avec soin, sans condition. Ainsi. Comme un besoin, ou l'entente d'une voix sans son et sans origine.

On peut objecter que la prière devenait alors une affaire subjective, enclose dans les bornes de l'individu et de sa « conscience ». L'écueil n'aurait peut-être pas suffi à me dissuader (bien que n'ayant pas lu de près Schleiermacher, à l'époque). Mais il ne s'agissait pas du tout, mais pas du tout, de cela. Pour creuser l'objection, que je me faisais aussi bien sûr, je me suis approché de ce qu'on appelle la méditation, envers laquelle pourtant j'avais une réticence, liée précisément à son allure solitaire. Je ne voulais pas plonger, ou pas seulement, dans les cavités intérieures. Ce qui m'attirait, ou m'appelait, dans la prière, était précisément le désir, ou le constat, d'une intériorité trouée, d'une âme tout entière portée vers son dehors, traversée autant qu'aspirée par lui. Le silence de la prière, sa nuit, l'anonymat de sa destination infigurable ne me laissaient pas enserré dans les bornes d'une aventure du moi. Tout au contraire, ils projetaient le fond de l'âme vers l'appel, anonyme, muet, obscur et nocturne (mais lumineux aussi), d'un dehors absolu, auquel, sans en savoir rien, je ne me résolvais pas à ne pas répondre. J'ai donc continué à prononcer le *Notre père*, et d'autres paroles, cependant lui d'abord et surtout, non sans observer avec stupeur l'éclosion, à chaque dire, d'un changement, infinitésimal peut-être (pas toujours), mais réel, constatable, pratique, inattendu, ne manquant pas de déposer des marques dans le tissu de la vie, et que je ne sais pas nommer autrement que comme l'irruption d'une joie. Chaque fois que j'ai dit le *Notre père* – avec l'apurement de

l'attention, et le ralentissement, le pas à pas, l'*andante* qu'il suggère – je m'en suis trouvé, paisible et léger, surpris par une joie.

Une autre conséquence en résulte, sur laquelle dans ces pages à vous adressées je suis resté prudent, mais à quoi je peux aujourd'hui m'enhardir, avec précaution. Si la prière s'avère ainsi possible sans savoir vers qui ou quoi elle se tourne, si le fait que le nom visé soit *tu* n'interdit en rien qu'on l'appelle, alors je me risque à ceci : non seulement on peut prier sans (une) personne au bout du fil, mais il n'est pas exclu que la prière adressée à quelqu'un de connu, connaissable ou reconnaissable, elle, soit strictement impossible. Eckhart l'a dit à sa manière, avec le tranchant qu'on lui connaît. « Si je demande – c'est à dire, au sens courant, si je prie – je ne prie pas vraiment. »⁸ Le vide, le silence, la suspension d'un toi connaissable alors non seulement n'exclut pas la prière, mais en devient l'exigence. Si on sait à qui on parle, on ne prie pas : on sollicite, on requiert, dans l'intéressement (inter-esse) d'une demande intéressée. Pour prier – en écoutant ce terme dans sa vocation –, il faut que toute identification soit exclue. Toute reconnaissance est méconnaissance. L'intéressement clôt l'écoute. Dans tout appel : si je dis *tu*, même à toi qui m'écoutes ici et maintenant, c'est que quelque chose de toi m'échappe si radicalement que je ne peux que le taire. Quand ce vertige est obturé, je ne te parle pas. Pour te parler, il faut que je m'adresse à cette absence transcendantale que toute présence abrite, et donc obscurément tapie dans la tienne. Eckhart a demandé : « Prions Dieu qu'il nous affranchisse de "Dieu" »⁹. Il espérait qu'on pût être libéré, émancipé (appauvri) de tout l'appareil du divin. Donc de son nom, qu'indiquent les guillemets dans son texte. Mais, pour y parvenir, il recommandait de prier.

Dans la fente de cette impossibilité vertigineuse, mais nécessaire, vitale, le travail de thèse que vous avez bien voulu lire a tenté de se glisser. Bien imprudemment, mais avec – oserai-je dire : à chaque page ? – un frisson d'allégresse.

Nodica, mai-juin 2025

⁸ Maître ECKHART, *Sermons, traités, poème*, pp. 350.

⁹ Sermon 52 (108). *Sermons, traités, poème*, p. 648 (« nous prions Dieu d'être dépris de "Dieu" » (*Darum bitten wir Gott, daß wir »Gottes« ledig werden*) ; « nous disons donc que l'homme doit être quitte et dépris de Dieu » (p. 649) (*So quitt und ledig also, sage ich, soll der Mensch stehen* ; « je prie Dieu qu'il me libère de "Dieu" » (p. 651) (*Darum bitte ich Gott, daß er mich Gottes quitt mache*) .